

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 JUIN 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Le foyer, par Catherine Parr.—Statuts et monuments, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—Poésie : Parfum de sélène, par Leconte de Lisle.—Banque Jacques-Cartier.—Carnet du *Monde Illustré*.—Poésie : Triolet, par Augustin Lellis.—Adieu : Souvenir d'une prise d'habit, par Jean-Marie.—Marie ou le mouchoir bleu, par Etienne Béquet.—Propos du docteur, par le Dr Ambo.—Les grandes chasses (avec gravure), par Emile Deschamps.—Banque Ville-Marie.—Le dimanche.—Pour les dames (avec gravures).—Mœurs et coutumes, par Jean des Ruelles.—Une nouvelle revue.—Carnet de la cuisinière.—Rapports des banques Jacques-Cartier et Ville-Marie.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les dames.—Feuilleton : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—La Fête-Dieu à Sainte-Cunégonde : Le défilé passant au coin des rues Richelieu et Vinet.—A travers le Canada : Baie-des-Pères, P.Q. : Résidence des RR. PP. Oblats ; Labelle, P.Q. : Résidence de M. Dyonnet, l'un des premiers colons de cette région.—Expédition de Madagascar : Exécution d'un incendiaire à Marovoay.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



LE FOYER



UE de gens n'aiment pas leur foyer, ce cher petit coin de la vie intime, tout simplement parce qu'ils ne le connaissent pas !

Oui, pour aimer le foyer, il faut le connaître, y vivre et savoir ce qui s'y passe... Et, pour obtenir ce résultat, il ne faudrait pas que, dès le

jour de sa naissance, l'enfant soit exilé de la maison paternelle... S'il est mis en nourrice, il aimera la maison de sa nourrice et son foyer à elle, où il est pourtant qu'un étranger.

Si, tout petit, et avant de pouvoir comparer et réfléchir, il est mis en pension, il considérera les bancs de sa classe comme son *home*, et le froid qu'il y ressentira gânera son cœur pour y rester toujours.

Quel rôle peut jouer dans nos souvenirs cette maison où nous n'avons fait que de courtes stations, pendant les vacances, et où nous n'a-

vons pas été conviés à la vie intime de la famille ?

On ne s'est pas assis, pendant de longues années, et, jour après jour, à la table où tous se réunissent ; on n'a pas éprouvé, paisiblement réuni aux frères et aux sœurs, tous les soirs, au coin du feu paternel, ce bien-être du cœur qu'on apprend à répandre sur les autres quand on a appris à en jouir soi-même.

Il ne s'agit pas, dans l'éducation familiale, de donner à l'enfant le plus de plaisirs et de distractions possibles hors de la maison ; mais d'éclairer, de réchauffer le foyer domestique, de telle sorte que ceux qui en ont ressenti la chaleur en conservent toute leur vie l'innéfaçable souvenir.

Certes, je ne nie pas la nécessité parfois d'une éducation publique ; mais je ne voudrais pas qu'elle fût infligée à ces pauvres petits enfants qui ont encore besoin de l'aile maternelle pour être aimés et réchauffés. Les parents qui comprennent leurs devoirs doivent donc, à moins d'impossibilité, se mettre à même de pourvoir eux-mêmes à l'éducation et à l'instruction de ces premières années, pendant lesquelles l'enfant apprendra à connaître et à aimer le foyer domestique.

Voilà peut-être pourquoi on comprend si bien les lycées féminins, qui donnent aux femmes l'instruction nécessaire aux premières études de leurs fils. Ils seront peut-être la base de l'amour du foyer et de la vie de famille.

Quand le pain est trop cher et que les exigences de la vie forcent le père et la mère à éloigner d'eux les enfants pour lesquels ils sont obligés de travailler toujours matériellement, on doit souffrir pour eux et les aider autant que possible à rapprocher d'eux ces pauvres petits, si tristes de vivre loin de l'amour maternel.

Mais il est d'autres familles, plus heureuses et plus aisées, où le foyer, cette lumière qui attriste quand elle ne réchauffe pas le cœur, est trop souvent abandonné et désert, parce que l'on ne sait pas le comprendre.

La mère est jeune, elle est belle, elle est riche et elle aime le monde, quelquesfois un peu plus que ses enfants... Le père est un homme sérieux ; c'est un philanthrope, un ami de l'humanité, il se dispense pour tous et se met au service de tous ceux qui tendent la main vers lui pour demander son aide ou ses conseils.

Mais cet ami de tous ne connaît pas son foyer et il délaisse sa femme et ses enfants, parce que sa vie est trop occupée et qu'il n'a pas le temps de s'en occuper.

Cet autre, aimable, spirituel, recherché par tous ceux qui aiment le plaisir, n'existe même pas pour sa famille. Il dépense pour tous, en menue monnaie, les trésors de cet esprit, que l'on dit charmant ; et, comme on ne peut être toujours en joie et en gaité, il ne rentre chez lui que pour devenir triste et maussade, parce que la chaîne qu'il y trouve lui pèse et l'ennuie...

Et alors les petits, loin de prendre goût à la maison paternelle, sont presque heureux lorsqu'on leur parle de la quitter, et ils s'élancent avec joie vers la maison commune, parce qu'ils y trouveront des camarades et des épanchements qu'on ne leur a pas donnés au foyer de la famille.

Quelle différence avec la maison où ce foyer est compris et réchauffé !

Les enfants, aimants parce qu'ils se sentent aimés, cherchant à donner à leurs parents toutes les satisfactions qu'ils en reçoivent.

La mère, toujours jeune, est assise à la table de travail où elle occupe ses doigts pour les petits ; mais sa pensée et son cœur sont avec

tous, et elle écoute, regarde de temps en temps et sourit.

Les enfants sont nombreux, et tous un peu bruyants, s'ils n'écoutaient que leurs instincts ; mais ils savent les contenir, parce qu'ils savent aimer... Le père, après une journée de labeur, est rentré heureux de retrouver sa famille. On a diné gaiement, puis il s'est assis dans son fauteuil. On le regarde, parce que l'on attend quelque chose. Ce quelque chose c'est toujours un conseil, une morale, sous la forme d'une histoire. La grappe se forme bien vite. Deux petits sautent sur les genoux ; ce sont les plus pressés et les plus heureux.

Deux autres s'asseyent par terre, aux pieds du père ; et les deux plus grands, qui n'ont pas osé user de leurs forces, s'appuient derrière, sur les épaules.

... L'histoire commence... elle est longue, on l'écoute avec une attention que rien ne saurait déranger... Hélas ! cette histoire est le commencement de ce feuilleton qu'on appelle la vie ! Elle ne finit jamais, pour tenir toujours les petits en haleine.

Oh ! ne riez pas de cette grappe et de cette histoire ! Elles sont le commencement et la fin du bonheur !—J'en ai vu, j'en ai connu de ces familles heureuses, parce qu'elles connaissent et comprennent le foyer domestique, dont on ne se soucie plus, on ne se préoccupe plus aujourd'hui.

Il faut vivre à la vapeur, vivre pour de l'argent ; et il arrive un jour où cette vapeur et cet argent se sont mis à la place du cœur et de la famille.

CATHERINE PARR.

STATUTS ET MONUMENTS



DEPUIS 1806, il a été posé dans les places publiques des villes et dans les campagnes du Canada une vingtaine de monuments et de statues, en mémoire de certains faits de l'histoire du pays, ou pour rappeler le

souvenir de quelques hommes de haute valeur. Je vais tâcher de les énumérer ici dans l'ordre où ils ont été édifés :

Colonne et statue de Nelson, Montréal.

Monument Wolfe-Montcalm, dans le jardin du gouverneur, Québec.

La colonne du général Brock, à Queenston.

La colonne de Wolfe, sur les plaines d'Abraham.

La colonne des braves de 1760, à Sainte-Foye.

Le monument Welsford-Parker, à Halifax, en mémoire de deux concitoyens tués à la guerre de Crimée.

Statue de Salaberry, à Chambly.

Statue de la reine Victoria, à Montréal.

Statue de sir Geo.-Et. Cartier, Ottawa.

Statue de Laviolette, Trois-Rivières.

Statue de Mgr Deziel, Lévis.

Monument et statue du chef sauvage Brant, à Brantford.

Statue de l'honorable Geo Brown, Toronto. Monument du lieutenant-colonel Williams, à Port-Hope.

Monument des francs-tireurs, Ottawa.

Monument des volontaires de 1885, à Winnipeg.

Monument de Jacques Cartier, à la rivière Saint-Charles, près Québec.

Monument Watson, à Ste-Catherine.

Monument des reliques de 1813, à Beaver Dams.

Monument de sir John A. Macdonald, à Hamilton.